

COURRIER



du PARC
de la
CORSE



Spécial rapaces

Automne - Hiver 1978

N° 30 10F.

Sommaire

- * Éditorial
- * Statut et effectifs des rapaces de Corse
- * Observations sur le comportement charognard de quelques oiseaux en Corse
- * Le Parc peut-il sauver les rapaces ?



LE GYPAETE DIT UN JOUR A L'AIGLE :

**"S'AVIA U CURAGIU DI CUMMARE
AQUILELLA MI MANGHIARIA A
VACCA CU U VITELLU."**

**"SI J'AVAIS LE COURAGE DE COM-
PERE L'AIGLE, JE MANGERAIS LA
VACHE ET SON VEAU."**

L'AIGLE REPONDIT :

**"S'AVIA A FORZA DI CUMPRE
ALTORE, MI MANGHIARIA A BAN-
DA CU U PASTORE."**

**"SI J'AVAIS LA FORCE DE COMPERE
LE GYPAETE, JE MANGERAIS LE
TROUPEAU ET SON BERGER."**

Editorial



Ce Courrier vous parle des rapaces qui hantent le ciel de nos montagnes, de nos forêts, de nos maquis.

Pourquoi, nous direz-vous, un "Spécial Rapaces", alors que tant de problèmes humains se posent — et avec quelle urgence ! — dans l'intérieur de notre île ?

Nous le savons, certes, et n'oublions pas que l'homme est l'atout majeur, le moteur essentiel de notre renouveau rural : chacun de nos Courriers en porte témoignage.

Mais il est dit aussi que l'un des objectifs prioritaires du Parc est la protection de notre patrimoine naturel. Et l'oiseau — le rapace surtout —, si utile et si méconnu, nous semble tenir, parmi les mille richesses de la Corse, une place privilégiée.

D'autant que de sérieuses menaces pèsent aujourd'hui sur lui... et que la sauvegarde du monde animal s'avère la condition première de la sauvegarde du devenir de l'homme.

Ce Courrier est, de plus, le résultat d'un long travail de patience.

Sous l'autorité de Jean-Claude THIBAUT, Ornithologue au Parc, le Club Ornithologique de l'Association des Amis poursuit ses études et ses observations.

Avec passion, avec méthode, une équipe dynamique, dont les plus jeunes ont entre 12 et 14 ans, occupe tout son temps de liberté à dénombrer, à mettre en fiche, à surveiller l'avifaune insulaire.



L'Aigle Royal et le Gypaète Barbu hantent les hautes cimes.

Les agents du Parc, pour leur part, toujours sur le terrain, et souvent en montagne, notent régulièrement leurs "rencontres", font part de leurs remarques.

Ainsi, de Galeria à l'Ospedale, de Biguglia aux Lavezzi, les oiseaux de Corse livrent leurs secrets.

Présenté sous une forme plus scientifique que littéraire, conçu comme un document de base pour qui veut mieux connaître les populations des rapaces de notre île, ce "Spécial Rapaces" pourra surprendre certains de nos lecteurs.

Il rappelle que l'ornithologie est une science exacte qui n'a point besoin de la magie des mots.

R. JUDAIS BOLELLI

Statut et effectifs des rapaces de Corse

PAR J.-C. THIBAUT

Les avifaunes insulaires sont généralement plus fragiles et plus menacées que les avifaunes continentales. Curieusement, ce sont les îles de Méditerranée qui abritent encore les rapaces les plus rares en Europe : Vautour moine, Vautour fauve, Gypaète barbu, Balbuzard pêcheur, Faucon d'Eléonore... C'est vraisemblablement parce que ces régions difficiles d'accès avaient échappé aux modes de développement industriel et agricole généralisés ailleurs en Europe que l'on trouvait, il y a quelques décennies encore, des populations relativement importantes de ces espèces menacées.

Or, les îles de Méditerranée connaissent depuis quelques années un essor très rapide, basé essentiellement sur le tourisme. Ce choix ne va pas sans causer de graves préjudices au milieu naturel. Schenk (1975) et Massa (1975) donnent, respectivement pour la Sardaigne et la Sicile, des informations sur le statut actuel des rapaces dans ces îles. Le présent travail, extrait d'un rapport demandé par la Direction de la Protection de la Nature, apporte des informations sur le statut et les effectifs de rapaces en Corse, en les comparant aux données publiées dans la littérature ornithologique.

LES RAPACES DIURNES

— Bondrée apivore *Pernis apivorus*

Nicheuse bien répandue en Europe septentrionale et tempérée, elle est rare dans la zone méditerranéenne.

En Corse, Terrasse et Terrasse (1978) la considèrent comme nicheuse, mais à notre connaissance on ne possède encore aucun indice sérieux qui puisse confirmer sa nidification. Les mentions de Yeatman (1976) et Lemaire (1973) concernent vraisemblablement des migrants ou des estivants non nicheurs.

Au cours de la migration de printemps, nous avons observé des oiseaux isolés, parfois des petits groupes, entre la fin du mois de mai et la fin du mois de juin, parfois jusqu'en juillet (voir Janin et Thibault 1978 a). A l'automne, des oiseaux émigrent, de la même manière par la Corse, entre août et octobre : ainsi nous avons noté, entre le 10

et le 25 septembre 1978, des passages relativement importants près de Bonifacio (Janin et Thibault 1978 b). Ces passages ont lieu généralement sur les côtes, mais des sujets sont très régulièrement observés dans l'intérieur de l'île, aussi bien dans des gorges qu'au-dessus des forêts de montagne.

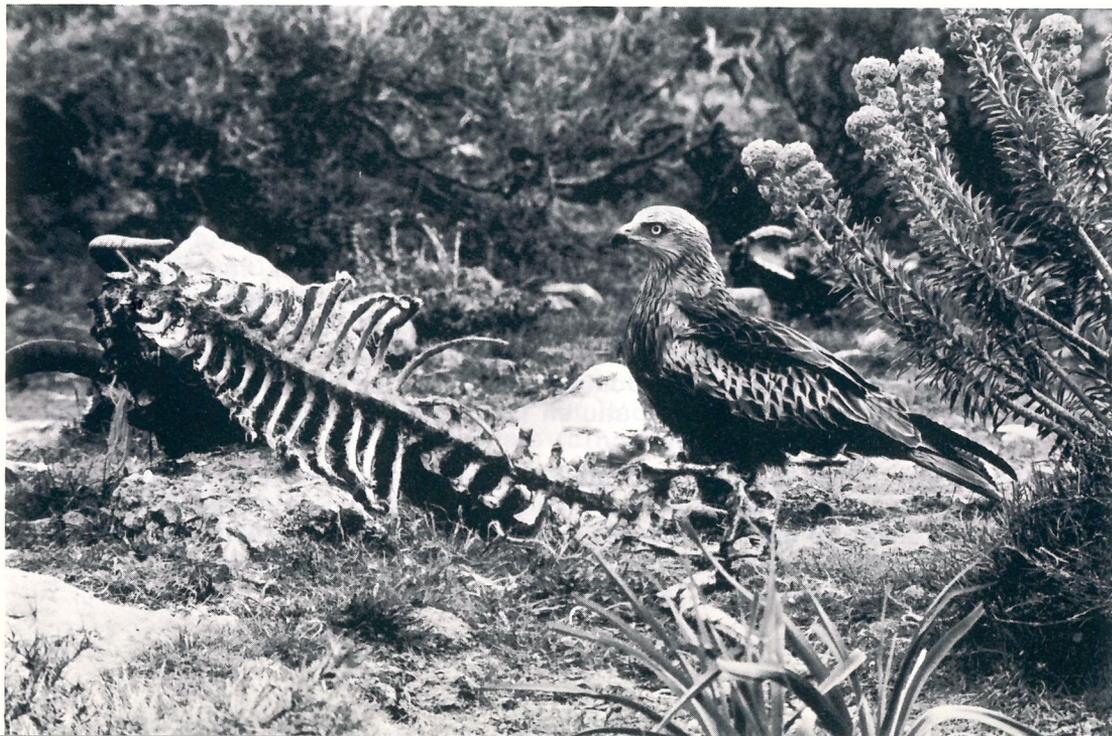
— **Milan noir** *Milvus migrans*

Absent comme nicheur de toutes les îles méditerranéennes, à l'exception de la Sicile, il passe très régulièrement par la Corse lors des migrations, au printemps — en avril, mai, et parfois juin —, en automne — en septembre, parfois en octobre —, mais en nombre limité. Il voyage isolé ou par couple, et s'observe, de préférence, sur les côtes. Il fréquente parfois l'intérieur et c'est ainsi qu'on a pu le noter, par deux fois, dans le Cortenais.

— **Milan royal** *Milvus milvus*

La population de Corse appartient à la forme nominale *M. m. milvus* (L.), qui habite l'Eurasie, l'Afrique du Nord-Ouest et les îles Canaries occidentales.

Le Milan Royal s'est posé sur le squelette d'une chèvre.



En Corse, c'est une espèce nicheuse dont la répartition est clairsemée, abondante dans quelques régions seulement, avec une population qui semble sédentaire. Par ailleurs, les regroupements — 10 individus ou plus —, observés surtout en hiver, mais aussi en plein été, doivent être uniquement composés d'oiseaux locaux. Il n'existe d'ailleurs pas de reprises, dans l'île ou en Sardaigne, d'oiseaux bagués ailleurs en Europe. Il est toutefois certain que des sujets continentaux atteignent régulièrement les îles de la Méditerranée, et qu'il s'effectue un certain brassage génétique des populations, puisqu'il n'existe aucune forme endémique.

On trouve le Milan royal dans tous les habitats peu boisés, souvent incendiés. Il fréquente souvent les régions littorales mais préfère les collines à végétation dégradée, entre 600 et 900 mètres d'altitude. Il visite aussi régulièrement certaines zones situées entre 1.000 et 1.500 mètres, mais s'aventure rarement à des altitudes supérieures et évite les grands massifs élevés. Mayaud (1936) le disait très commun en Corse, mais il n'est pas abondant. Ce phénomène n'est pas nouveau puisque Jourdain (1912) écrivait qu'il était "assez commun, bien distribué, mais nulle part abondant", et Thiollay (1968 a) faisait remarquer qu'il n'était vraiment commun qu'en Haute-Balagne. S'il est peu fréquent dans le tiers sud de l'île, bien boisé, il est assez répandu vers la côte occidentale, entre Ajaccio et Calvi, dans le Cortonais et le Venacais, et sur les zones humides de la plaine orientale. On peut estimer que sa population nicheuse est numériquement inférieure à 100 couples.

Il ne semble pas que des problèmes particuliers se posent à propos de sa protection. Ses habitudes nécrophages semblent, dans l'ensemble, bien connues des villageois, qui associent généralement sa présence à celle des dépôts d'ordures. Mais il existe, bien sûr, des exceptions, et certains individus, attirés par les volailles en liberté, se font tirer près des villages.

— **Pygargue à queue blanche** *Haliaëtus alcibilla*

Espèce monotypique dont la répartition en Méditerranée occidentale était limitée à la Corse et à la Sardaigne. Elle ne niche plus dans l'île : la modification des habitats, l'appauvrissement général des ressources trophiques, la chasse, les empoisonnements sont venus à bout de ce rapace dont il n'existe, à ma connaissance, qu'un seul spécimen naturalisé, abattu en 1938 ou 1939, déposé chez un particulier de Saint-Pierre-de-Venaco.

Il est vraisemblable que ces oiseaux aient été sédentaires. Jourdain (1912) indiquait que des migrants visitaient la Corse, mais il peut y avoir eu confusion avec la population nicheuse. Selon Schenk (1976), l'espèce hiverne encore parfois en Sardaigne.



L'étang de Diane vu d'avion.

En fait, on possède peu de renseignements sur la nidification du Pygargue en Corse. Il semble qu'il ait habité de préférence les lagunes de la plaine orientale, les étangs de Biguglia et de Palo en particulier (Jourdain 1912, Rey-Jouvin 1928, ou Mouillard 1934 et Smith 1938). Le Pygargue a sans doute pu, autrefois, nicher sur des côtes rocheuses, mais la mention d'un nid vide au Cap Revellata, faite par Spitzenberger et Steiner (1959) doit plutôt se rapporter à celui d'un Balbuzard pêcheur. Au siècle dernier, Whitehead (1885) estimait qu'il devait nicher près de Bonifacio, sans doute dans les falaises. Le 21 février 1910, Parrot (1910) nota un couple dans les marais de Campo dell'Oro. De 1912 à 1977, diverses observations le situent en plaine orientale, toujours dans les zones de Biguglia et de Palo. En 1956, Mayaud écrivait : « Il n'apparaît pas que l'espèce se reproduise de nos jours en Corse. » Il n'avait pas tort puisque Terrasse et Terrasse (1958) la recherchèrent en vain. Par la suite, elle ne fut signalée qu'une fois : un exemplaire "âgé", posé sur le sol, fut observé au bord d'un petit étang de la plaine orientale (Ern 1959).

Ces oiseaux pouvaient effectuer des déplacements en montagne, jusque dans le centre de l'île : c'est ainsi que le spécimen naturalisé de Saint-Pierre-de-Venaco avait été empoisonné au Monte Cardo, dans le massif du Rotondo.

– Gypaète barbu *Gypaetus barbatus*

Selon Vaurie (1965), la population de Corse appartient à la forme *G. b. aureus* (Hablizl) qui habite l'Europe et l'Eurasie, mais sa coloration est sensiblement différente. Ainsi, chez les adultes, le vertex est blanc, et non jaune ocre plus ou moins roux ; le ventre aussi est blanc, sans teinte roussâtre à la poitrine. Certains sujets sont moins blancs et plus beiges, presque roussâtres, et il serait intéressant de s'assurer que ces derniers sont bien tous des sub-adultes. Cette particularité de coloration du plumage des Gypaètes de Corse, qui est à rapprocher de la coloration observée chez les oiseaux détenus en captivité, a été signalée par Thiollay (1968 b) mais n'a pas fait l'objet d'une reconnaissance taxonomique. On sait que la coloration du plumage du Gypaète a fait l'objet d'un certain nombre de travaux, dont les conclusions sont souvent contradictoires et jamais très convaincantes.

Les mentions anciennes sur le Gypaète sont très rares et ce rapace, au moins dans la seconde moitié du 19^e siècle, n'était pas, dans l'île, plus répandu qu'aujourd'hui : ainsi Whitehead (1885) ne le vit-il que deux fois et Jourdain (1912) le qualifiait-il de "rare". Jusqu'à Thiollay (1968 a), toutes les mentions le présentent comme l'oiseau qui pimente un voyage ornithologique. C'est, en fait, une espèce sédentaire, assez bien répandue dans les milieux qu'elle habite. Le Gypaète fréquente les massifs élevés, à une altitude généralement supérieure à 1.500 ou à 2.000 mètres. On le trouve, en Corse, entre 1.000 mètres et les plus hauts sommets, dans les montagnes de la chaîne centrale, d'Olmi Capella à Bavella. Il arrive cependant que ces oiseaux fréquentent certaines régions non loin de la mer, dont l'altitude ne dépasse pas 500 mètres, comme les collines au-dessus du village de Galeria. Entre Vivario et Francardo, il est assez fréquent de l'observer entre 600 et 1.000 mètres. Il ne niche certainement pas — ou plus — au Cap Corse. Mais il a été récemment observé dans cette région (J.-F. Marzocchi, comm. pers.) et un sujet en plumage adulte a été tué, il y a quelques années, près de Bastia (Saïller ms.). Quelques individus ont été aussi signalés dans le Nebbio et en Balagne. Il ne niche pas non plus en Castagniccia, mais il y a été vu, il y a quelques années, une fois au Col de Prato (J. Poli, comm. pers.). Il n'a jamais été observé, à notre connaissance, en plaine orientale.

Le Gypaète est un oiseau qui se déplace beaucoup d'un massif à l'autre. Franchissant le col de Vizzanova, il va ainsi du Renoso au Monte d'Oro, de Popolasca dans la vallée d'Asco ou la Scala-di-Santa-Regina, de Bonifato à Asco. Il n'existe donc pas de territoire strictement réservé, mais des zones de passage, plus souvent fréquentées par un couple que par un autre, avec de perpétuels chevauchements. Il est fréquent de voir ce rapace effectuer un vol direct de plusieurs kilomètres.

Thiollay (1968 a) estimait l'effectif à six couples pour la Corse, et, pour notre part, nous l'estimions à 7-10 couples en 1977. Mais il a

été observé que des couples ne nichaient pas chaque année (P. Fasce, *in litt.*; E. Saïller, comm. pers.). La proportion d'immatures et de sub-adultes observés entre février et juin 1977 était d'environ un tiers, ce qui semble montrer que la population ne vieillit pas (N = 56).

Thiollay (1968 a) faisait remarquer que les Gypaètes de Corse étaient plus fréquemment observés par deux que leurs congénères des Pyrénées. C'est ainsi que l'on observe très régulièrement les oiseaux évoluer dans le ciel, par deux ou trois, parfois par quatre. Cette habitude de se déplacer en groupe est signe que la densité est relativement élevée en relation direct avec les richesses trophiques.

Du point de vue de la protection, la chasse n'apparaît pas comme un facteur important de limitation, même si ces oiseaux se montrent peu farouches, voire curieux. Il n'existe d'ailleurs pas, dans l'île, à notre connaissance, de dépouilles de Gypaètes chez des particuliers, alors que celles de l'Aigle royal ne manquent pas. La principale source de destruction vient des appâts empoisonnés qui ont dû sérieusement limiter les effectifs. Aujourd'hui, leur utilisation est interdite en Corse, et il est très important de contrôler la disparition effective de cette pratique. La fréquentation sans cesse croissante de la montagne, liée au développement des routes et des sentiers, pourrait, éventuellement, provoquer l'abandon des nids, car cette espèce recherche, en général, des régions reculées. Les collectionneurs d'œufs ou les fournisseurs de parcs zoologiques ont parfois opéré en Corse : il semble aujourd'hui que leur pression va en diminuant. Mais les activités, parfois intempestives, de certains cinéastes et photographes, peuvent être tout aussi dangereuses. L'Altore, que les bergers savent, en général, distinguer de l'Aigle royal, est un rapace bien connu pour ses habitudes nécrophages. Mais pour la croyance populaire le Gypaète barbu et l'Aigle royal appartiennent à la même espèce : l'un est le mâle, l'autre la femelle.

– **Vautour fauve** *Gyps fulvus*

Si l'espèce niche encore en Sardaigne, Schenk (1976), on ne possède aucun indice laissant supposer qu'elle ait habité la Corse auparavant. La tradition orale insulaire cite des observations d'oiseaux de passage — "I Scavulati : les chauves" — qui pourraient se rapporter à l'une des trois espèces de vautours fréquentant la Méditerranée. Il semble que cette espèce effectue certains mouvements erratiques, comme en témoignent les sujets observés au Cap Bon, au cours de la migration prénuptiale, Thiollay (1977).

A notre connaissance, il n'existe pas de collectes anciennes, mais seulement deux observations. La première, de Jourdain (1912), ne peut être mise en doute, étant donné la compétence de l'observateur : un individu a été vu le 23 mai 1908 ou 1909 sur une lagune de la plaine orientale. La seconde est citée au conditionnel par Mayaud (1960) : « Un spécimen aurait été aperçu en Corse dans la Spelunca en 1960 (Braaksma, *in litt.*). »

— **Vautour moine** *Aegypius monachus*

L'espèce niche encore en Sardaigne (Schenk 1976), mais on ne possède aucun indice laissant supposer qu'elle habitait la Corse. La seule mention qui existe pour l'île, un individu observé un 26 septembre à Porto Vecchio (Giglioli 1890), doit être considérée avec beaucoup de réserve. Sans doute, le détroit qui sépare la Sardaigne de la Corse présente une distance bien faible pour un vautour, mais la mention de Giglioli repose sur un contact visuel et non sur une collecte, détail qui a de l'importance à cette époque.

**Photographié en Auvergne, ce Circaète Jean-le-Blanc est fort occupé :
il régurgite une couleuvre.**



– **Circaète Jean-le-Blanc** *Circaetus gallicus*

Cette espèce, bien répandue dans les zones tempérées et méditerranéennes, est rare en Corse et on ignore si elle a véritablement niché. Elle a été signalée au cours des mois suivants : mai (une fois), juin (deux fois), juillet (trois fois), août (deux fois), mais aucune de ces observations n'apporte la preuve de sa nidification. Yeatman (1976) indique que "la reproduction en Corse semble peu probable". Dans l'*Atlas des Oiseaux Nicheurs de France*, le Circaète Jean-Le-Blanc est noté comme nicheur probable sur la carte de Porto-Vecchio, et comme nicheur possible sur les cartes de Sarrola, Cargese, Corte et Vescovato. Des cas de nidification isolés sont concevables, mais il est vraisemblable qu'un facteur écologique empêche une nidification normale et régulière. Les oiseaux sont généralement notés isolément, mais Terrasse et Terrasse (1958) ont observé un couple en août 1958. Les observations ont souvent lieu dans des milieux dont la topographie semble favorable à la nidification : environs de Cargese, Galeria, Pont-de-Castirla.

– **Busard des roseaux** *Circus aeruginosus*

La population de Corse appartient à la forme nominale *C. a. aeruginosus* (L. qui habite l'Europe et l'Asie. C'est un nicheur rare, localisé à quelques zones de la plaine orientale.

L'espèce est rencontrée à toutes les saisons, mais elle est plus fréquente en hiver et surtout lors des migrations. Au printemps (mars et avril) et à l'automne (septembre, octobre et novembre), les oiseaux passent en nombre relativement important sur les côtes et assez régulièrement à l'intérieur de la Corse. En septembre 1978 nous avons noté certains jours une migration assez conséquente d'oiseaux franchissant les Bouches-de-Bonifacio pour rejoindre la Sardaigne (voir Janin et Thibault 1978 b). En hiver, c'est une population de 20-30 individus qui stationnent près des principales zones humides de la plaine orientale. Il existe une reprise d'oiseau bague : marqué le 21 juin 1977 à Stawno, Wroclaw, en Pologne (51° 35' N, 17° 21' E), il a été retrouvé blessé (par un chasseur) le 1^{er} novembre 1977 à Migliaciario (42° 00' N, 9° 22' E), puis relâché à Biguglia le 12 novembre 1977.

La nidification est connue des localités suivantes : Biguglia, marais del Sale et de Canna ; il pourrait nicher à Diana et Urbino.

La population nicheuse en Corse ne semble pas dépasser cinq ou six couples. Il est donc important de surveiller l'évolution des effectifs et d'obtenir des garanties concernant la protection des roselières de Biguglia et de Palo. Il est possible que les effectifs soient en légère baisse ; toutefois, il faut remarquer que l'espèce n'était déjà pas très abondante il y a 20 ans, puisque Terrasse et Terrasse (1958) ne l'avaient pas observée au cours de leur voyage en Corse. Des oiseaux sont régulièrement tirés par des chasseurs quand ils ratissent les roselières à l'automne et en hiver.



— **Busard Saint-Martin** *Circus cyaneus*

Cette espèce ne niche pas en Corse et en Sardaigne. Elle effectue des déplacements généralement peu importants hors de sa zone de nidification, quand les conditions climatiques ne sont pas très sévères, et l'on comprend qu'elle ne visite la Corse qu'accidentellement. Il y a plusieurs mentions anciennes d'oiseaux observés en hiver et à l'automne (Jesse 1876, Wharton 1876, Whitehead 1895, Giglioli 1890). A notre connaissance, il n'existe que deux observations récentes : un mâle vu à Casabianda le 25 février 1977 (E. Sailler m.s.), et un immature blessé par un chasseur, apporté au Parc Naturel Régional en novembre 1978.

— **Busard pâle** *Circus macrourus*

On pense que certains migrateurs, franchissant le Cap Bon, doivent s'égarer et passer par la Sardaigne, puis par la Corse. Il existe une mention ancienne de Giglioli (1890) plus ou moins contestable — un spécimen vu entre Ajaccio et Sagone —, et une mention récente, de Thiollay (1968 a) — un mâle, vu à Biguglia, le 7 avril 1966, dans de très bonnes conditions.

— **Busard cendré** *Circus pygargus*

Absent comme nicheur de Corse et de Sardaigne, c'est un migrateur rarement noté sur les côtes, mais dont le passage est régulier au printemps (avril) et à l'automne (septembre).

— **Autour des palombes** *Accipiter gentilis*

On trouve, en Corse et en Sardaigne, une forme endémique *A. g. arrigonii* (Kleinschmidt). Par rapport à la forme nominale, cette forme se caractérise chez l'adulte par la coloration de la tête, noirâtre plutôt que brun noirâtre, du dos, brun noirâtre et moins brun, et du dessus, plus intensément barré de foncé. Chez le juvénile, les parties inférieures sont plus foncées et plus rousses. Selon Vaurie (1965), la variation chez l'Autour est surtout clinale, les populations septentrionales étant, d'une part, beaucoup plus claires et possédant, d'autre part, des ailes et des tarses plus longs.

L'Autour des Palombes est présent dans les massifs forestiers entre 900 et 1.500 mètres, particulièrement dans les forêts de hêtres et de pins laricio. Il est souvent observé dans les gorges, les régions rocailleuses et à la limite supérieure de la forêt. Nous l'avons rencontré, en nombre limité, dans toutes les grandes forêts de Corse, y compris en Castagniccia. Par contre, nous l'avons très rarement observé dans les régions de basse ou moyenne altitude, recouvertes soit de maquis, soit de chênes verts. Il fréquente occasionnellement la plaine orientale.



Autour des Palombes immature .

On peut se demander si l'espèce n'est pas en régression depuis l'exploitation plus intensive des vieilles futaies. En effet, si Thiollay (1968 a) indique que l'Autour est aussi fréquent que l'Epervier dans certaines futaies, nous n'avons jamais fait une telle constatation. D'autre part, il fait mention d'une densité de trois couples pour 2.000 hectares en forêt d'Aïtone, mais nous n'avons jamais retrouvé une telle densité en Corse.

– **Epervier d'Europe** *Accipiter nisus*

On trouve, en Sardaigne et en Corse, une forme endémique *A. n. Wolterstorffi* (Kleinschmidt). Elle est très différenciée, caractérisée par sa coloration très foncée et sa taille assez faible. Par rapport à la forme nominale, la femelle a un dessus plus brun fuligineux et un dessous densément et largement barré ; le mâle est aussi plus foncé et plus densément barré. Les reprises de baguage montrent clairement que les populations continentales ne franchissent pas la Méditerranée pour hiverner dans les îles tyrrhéniennes (Glutz von Blotzheim et al. 1971) et l'on comprend que le flux génétique venu de ces populations soit limité, permettant ainsi la présence d'une forme endémique.

Ce petit rapace est encore bien répandu dans les régions boisées de la Corse, les forêts de chênes verts et de pins maritimes, aussi bien sur les côtes qu'à l'intérieur. Mais c'est dans les forêts de pins laricio et de hêtres, entre 900 et 1.800 mètres, qu'il nous a semblé être le plus commun. Il chasse très fréquemment à l'étage sub-alpin, jusqu'à 2.000 mètres d'altitude, au-dessus de la limite des forêts.

Nous avons remarqué, toutefois, que dans quelques forêts, il est rare ou absent et l'on peut se demander s'il n'est pas victime de la chasse, car les ressources alimentaires ne manquent pas. Ainsi, au cours des "chasses au col", il est vraisemblable que des Eperviers soient "confondus" avec des Pigeons ramiers.

– **Buse variable** *Buteo buteo*

Les populations de Corse et de Sardaigne appartiennent à la forme nominale *B. b. buteo* (L.) qui habite les îles de l'Atlantique et l'Europe. On estime souvent que les populations de Corse et de Sardaigne appartiennent à une forme distincte *B. b. arrigonii* Picchi, d'une part en raison des variations individuelles de coloration moins prononcées et, d'autre part, en raison de la longueur moyenne de l'aile, plus petite que chez la forme nominale. Les oiseaux sont, en outre, plus brunâtres dessus et moins rayés dessous. Mais Vaurie (1961) a montré que ces différences n'étaient pas constantes et qu'en conséquence il n'y avait pas de raisons de retenir une séparation taxonomique.

Une autre forme *B. b. vulpinus* Gloger, qui habite l'Asie et l'Europe septentrionale et orientale a aussi été notée une fois en Corse (Rydzewsky 1960). Il est possible que des oiseaux de cette forme visitent régulièrement la région.

La population est, en grande partie, sédentaire, mais toute la région tyrrhénienne est visitée par des hivernants et des migrateurs. C'est ainsi qu'il existe une reprise d'un individu de la forme nominale bagué en Suisse et repris en Corse au cours de son hivernage (Rydzewsky 1960). On comprend dès lors que le flux génétique venu des populations continentales empêche tout endémisme important chez les oiseaux de Corse et de Sardaigne. En Corse, seule la plaine orientale paraît offrir une zone d'accueil pour les migrateurs, car on imagine mal comment les massifs montagneux et forestiers pourraient, en plus des oiseaux locaux, nourrir des hivernants, tant les ressources trophiques semblent limitées.

La Buse variable est un nicheur bien répandu, mais elle n'est jamais très abondante, probablement en raison de l'absence de taupes et de campagnols. Elle habite toutes les régions de Corse, à condition que le milieu soit boisé. C'est ainsi qu'à l'étage méditerranéen inférieur on la trouve sur les côtes, dans les plaines cultivées, les maquis, les forêts de Chênes verts ; à l'étage méditerranéen supérieur, dans les forêts de Pins maritimes et, à l'étage montagnard, dans les forêts de Hêtres et de Pins laricio. Volontiers rupestre, elle fréquente

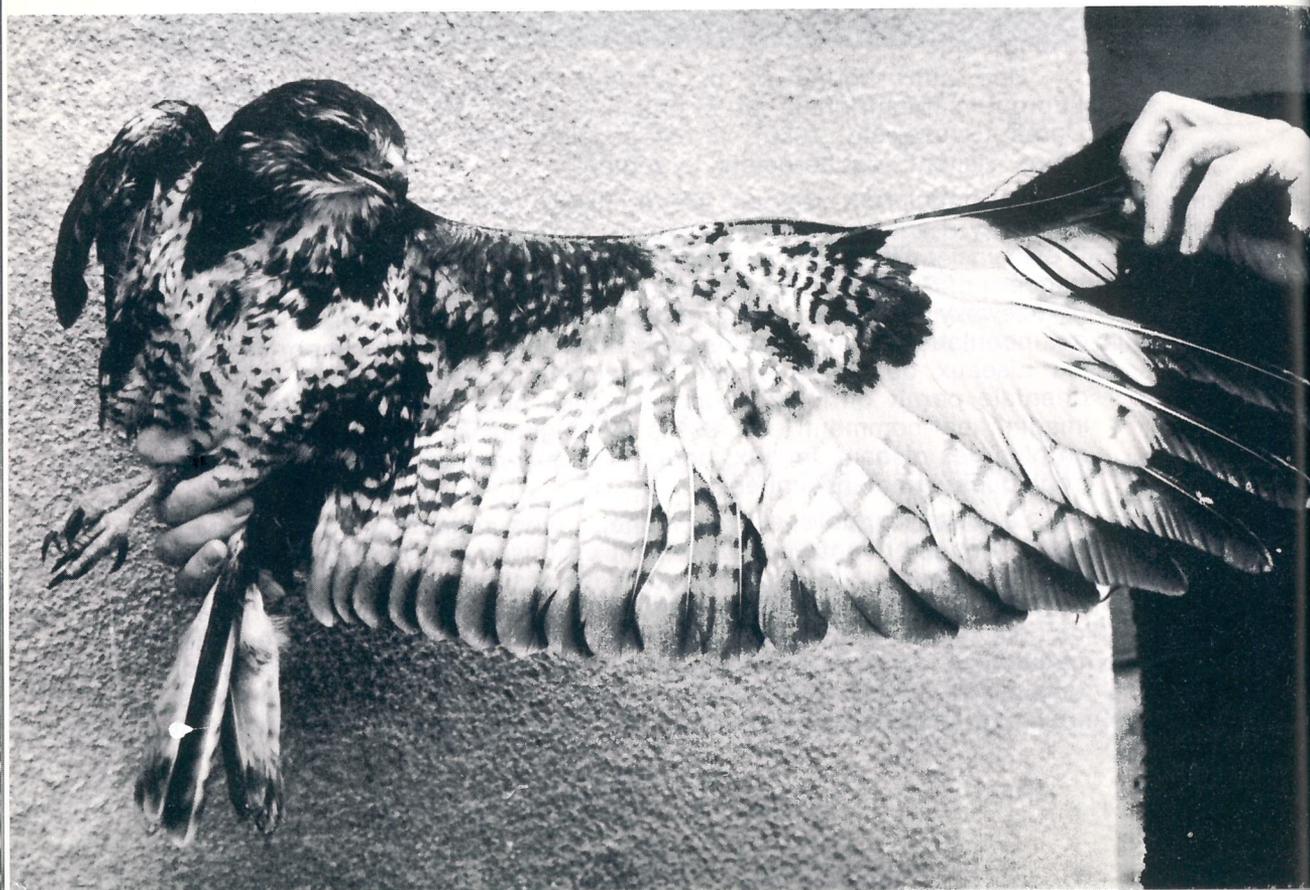
aussi bien les côtes rocheuses que les gorges encaissées. Elle devient moins répandue au-dessus de 1.500 mètres et disparaît vers 2.100 mètres. Cette espèce ne fait preuve d'aucune spécialisation. Elle chasse dans tous les terrains et est volontiers charognarde.

La Buse variable est encore parfois chassée, mais la faible densité de sa population n'attire pas l'attention des chasseurs et des agriculteurs, sauf sur la plaine orientale, d'où des individus blessés sont très souvent rapportés et confiés au Parc Naturel Régional.

— **Aigle pomarin** *Aquila pomarina*

Mocci Demartis (1974) mentionne cette espèce avec une interrogation, mais la description donnée est si vague qu'il est préférable, pour l'instant, de la supprimer de la liste des oiseaux de Corse.

Cette Buse Variable, blessée à l'aile par un chasseur, se remettra-t-elle à voler ?



– **Aigle impérial** *Aquila heliaca*

Smith (1938) indiquait avoir vu deux individus de la race espagnole, *A. h. adalberti* Brehm à l'étang de Palo le 25 octobre 1937. Mais Mayaud (1958) a montré que cette mention ne pouvait pas être prise en considération, étant donné les mauvaises conditions de l'observation.

– **Aigle royal** *Aquila chrysaetos*

La population de Corse appartient à la forme nominale *A. c. chrysaetos* (L.) qui habite l'Europe septentrionale au nord de la Méditerranée. La variation chez l'Aigle royal est surtout clinale. La population de Corse est mal connue, car il existe peu de spécimens en collection. Il serait intéressant d'étudier des sujets naturalisés qui sont déposés aux quatre coins de l'île, chez des particuliers et dans des cafés. La population, selon toute vraisemblance, est sédentaire, mais des jeunes, venus de la région alpine, pourraient atteindre régulièrement la Corse et la Sardaigne.

L'Aigle royal habitait tous les massifs montagneux de l'île, dont l'altitude est supérieure à 900 m. Aujourd'hui, sa distribution s'est un peu réduite, mais il est encore assez bien répandu, et la Corse est une place importante pour l'espèce en Méditerranée.

L'Aigle royal niche donc principalement dans les grands massifs de la chaîne centrale, dont l'altitude est supérieure à 1.200 mètres. En Castagniccia, il aurait, autrefois, niché près de Lano : un spécimen a été collecté, il y a environ 30 ans, au mont Caldane, et il pourrait encore visiter cette région en hiver. L'espèce serait aussi à rechercher comme nicheuse au nord de Guagno et dans le massif situé entre le Kyrie Eleison et l'Inzecca. On ne possède pas d'informations sur son statut dans le Nebbio, où sa nidification n'est pas impossible. Elle a été notée plusieurs fois au Cap Corse (Guillon 1964 ; J.-F. Marzocchi, comm. pers.), où l'on ignore si elle niche encore.

Sur la côte occidentale, il est régulièrement observé en dessous de 1.000 mètres et jusqu'à la mer. On le voit à Galeria, à Elbo, à Gargalo, au Capo Rosso, au Monte Rao, mais ce ne sont là que des visiteurs. A notre connaissance, il n'a pas été observé depuis longtemps sur la plaine orientale et il ne doit y descendre que lors de gros enneigements.

Thiollay (1968 a) estimait l'importance numérique de la population à 19 couples. En 1977, la population nicheuse était estimée à 18 (+ ou - 5) couples. Cette population semble assez saine, puisqu'un pourcentage élevé d'immatures a pu être noté entre février et juin 1977 (19% des observations, N = 52, spécimens identifiés dans de bonnes conditions). Il semblerait aussi qu'il existe une bonne partie de la population qui soit inemployée, probablement des sub-adultes confondus à l'observation avec des adultes, en raison de leur plumage très voisin.

Plusieurs observations font penser qu'il existe une certaine concurrence entre l'Aigle royal et le Gypaète barbu. Ainsi, en 1977, nous avons, par deux fois, vu un Gypaète poursuivant un Aigle isolé et, par deux fois encore, observé un couple d'Aigles poursuivant un Gypaète isolé. Au-delà du simple jeu, il est possible qu'il existe une certaine compétition sur le plan alimentaire, car l'Aigle est volontiers charognard en Corse.

Trois formes de destruction ont, dans le passé, sensiblement réduit les effectifs d'Aigles royaux en Corse : ils ont été fréquemment dénichés, tirés au fusil lors de parties de chasse ou empoisonnés avec des appâts à la strychnine. La lutte contre les dénichages, l'interdiction d'utiliser des appâts empoisonnés et de tirer les rapaces ont permis de stabiliser les effectifs, et la proportion élevée d'immatures et de sub-adultes laisse penser que la population est stable, malgré les perturbations qu'entraîne, inévitablement, la création de pistes nouvelles en montagne.

— **Aigle de Bonelli** *Hieraaetus fasciatus*

Les populations des îles méditerranéennes (Baléares, Sardaigne, Crète et Chypre) appartiennent à la forme nominale *H. f. fasciatus* (Vieillot). A notre connaissance, il n'existe pas de spécimen collecté en Corse, et il paraît douteux qu'il fasse partie de l'avifaune nicheuse de l'île. Son extrême rareté ne semble pas récente, puisqu'il n'a été signalé qu'une seule fois au 19^e siècle. Depuis 1955, il a été noté une dizaine de fois, avec des oiseaux en plumage immature ou adulte. On sait que les jeunes ont une certaine tendance à l'erraticisme et il est possible que l'île soit visitée régulièrement par des oiseaux qui ne se fixent pas, sans doute à cause d'un facteur écologique, une compétition avec l'Aigle royal, par exemple. Des observations effectuées entre le mois de mai et le mois de septembre, aucune ne plaide en faveur d'une nidification régulière dans l'île. Il faut noter deux cas de déplacements entre la Corse et la Sardaigne : trois individus, identifiés comme Aigles de Bonelli, ont été observés, le 26 septembre 1961, près de Bonifacio, alors qu'ils se dirigeaient vers le nord (M. Terrasse *in litt.*) et, le 26 mai 1978, dans le sens Sardaigne-Corse, deux sujets, en plumage immature, ont été notés aux Iles Lavezzi (Janin et Thibault 1978 a).

— **Balbuzard pêcheur** *Pandion haliaetus*

La population de Corse appartient à la forme nominale *P. h. haliaetus* (L.) qui niche en Europe, en Asie et sur une partie des côtes africaines. En Corse, c'est un nicheur rare et localisé, certainement plus fréquent autrefois. D'après Terrasse et Terrasse (1977), il aurait pu y avoir, vers 1964, de 20 à 30 couples nicheurs.

En hiver, une petite partie de la population — probablement des adultes — reste sur les lieux de reproduction, alors que la majorité des oiseaux part vers une destination inconnue. Quelques individus, dont on ignore l'origine, sont notés en hiver sur certains étangs de la plaine orientale. La présence de migrateurs visitant la Sardaigne en automne a été mise en évidence par le baguage (Moltoni 1973). En Corse, des migrateurs ont été notés à Biguglia (chaque année en avril) et dans les Bouches-de-Bonifacio, en avril et septembre (Janin et Thibault 1978 a et b).

Il est bien difficile de connaître la situation passée du Balbuzard car les mentions sont rares dans la littérature, mais il semblerait que la majorité des effectifs était, comme aujourd'hui, concentrée sur les côtes rocheuses de l'île. Au Cap, il aurait cessé de nicher vers 1961 (Guillon 1964), mais quatre aires existent encore. La très grande majorité des nids (une trentaine) est concentrée sur la façade maritime du Parc Naturel Régional. On ne possède pas de preuve qu'il ait niché entre Ajaccio et le golfe de Figari. Il a niché, il y a encore 4 ou 5 ans, à 10 kilomètres de la mer, sur un piton rocheux, non loin d'Arbori, au bord du Liamone, mais le couple fut tué au fusil (X. Geronimi, comm. pers.). Il nichait au siècle dernier dans le golfe d'Ajaccio (Backhouse 1891). D'ailleurs Daudet (1869) écrivait : « Le phare à une pointe, à l'autre une vieille tour génoise où, de mon temps, logeait un aigle. » Le Balbuzard a-t-il niché aux Iles Sanguinaires ?

On ne possède pas d'informations sur sa nidification dans le sud de la Corse ; il n'est pas impossible qu'il ait niché autrefois dans les falaises de Bonifacio. Comme la côte est rectiligne et basse, les oiseaux nichent en très petit nombre dans les vallées, à quelques kilomètres de la mer. Deux aires sont connues, l'une est maintenant inoccupée et l'autre n'a pas été vérifiée depuis 20 ans. A signaler aussi qu'Oliver Meylan et Robert Hainard trouvèrent en 1938 un couple nichant dans le défilé de l'Inzecca (O. Meylan m.s.), donc pas très loin de la côte orientale.

La très grande majorité, si ce n'est pas la totalité des aires occupées, semble être sur la façade maritime du Parc Naturel Régional. La population est suivie depuis 1973, mais les chiffres sont si faibles qu'il serait hasardeux de faire des pronostics sur son avenir. Toutefois, le nombre des couples nicheurs a plus que doublé depuis 5 ans (3 couples en 1974, 8 couples en 1978). Par ailleurs, le nombre croissant d'oiseaux inemployés (immatures ou sub-adultes ?) allant et venant le long de la façade maritime du Parc est un signe très encourageant. C'est la preuve que la population ne vieillit pas. Du point de vue de la production de jeunes, on a enregistré une nette augmentation en 1978 (17 jeunes à l'envol), alors que ces dernières années leur nombre était d'une dizaine. Quant à la fécondité, la taille des pontes est, depuis 1973, toujours égale ou supérieure à 2. En 1978, la moyenne était de 3,4 pour 5 nids. Ces données sont satisfaisantes quand on sait que chez le Balbuzard la taille des pontes est

généralement de 2 ou 3 œufs, rarement de 4. Des analyses d'œufs trouvés en 1973 ont révélé d'assez fortes concentrations de P.C.B. (respectivement 15 et 98 PPM), mais ces résultats ne peuvent être interprétés faute de matériel de référence (Laboratoire de Phytopharmacie de l'I.N.R.A., *in litt.* à A. Formon).

Le problème de la conservation du Balbuzard n'est pas nouveau, puisque Jourdain (1912) écrivait que les pontes étaient systématiquement cassées par les pêcheurs! Les collectionneurs d'œufs ont, pendant la première moitié du siècle, prélevé un lourd tribut. A signaler aussi que les pêcheurs dénichaient des jeunes pour les apprivoiser. Un dénichage a encore eu lieu en 1975, et des sujets se font encore parfois tirés pendant la période de chasse (Anon. 1978). Les dérangements occasionnés sur les sites de reproduction sont difficiles à prévenir. Ils sont provoqués par les touristes de plus en plus nombreux qui pratiquent les sports nautiques. Les dérangements par mer ont principalement lieu au moment des vacances de Pâques (période de l'accouplement), et du début du mois de juin à la fin du mois d'août (élevage et période de l'émancipation des jeunes). Le Parc Naturel Régional a commencé les campagnes de surveillance des aires en 1973. Depuis 1976, des observateurs de différents groupes régionaux, adhérents pour la plupart au Fonds d'Intervention pour les Rapaces, aident le Parc Naturel Régional dans cette tâche. Mais la destruction de l'habitat des oiseaux, en rapport direct avec le lotissement progressif des côtes, reste évidemment la pire des menaces.

– Faucon crécerellette *Falco naumanni*

Cette espèce, nicheuse en Sardaigne (voir Schenk 1976), est peut-être régulièrement de passage en Corse au cours de la migration pré-nuptiale. On possède peu d'observations sur ce faucon, difficile à déterminer lorsqu'il n'est pas près d'un site de nidification. Toutes les mentions qui s'y rapportent ont été effectuées en avril et en mai (Braaksma et Middelman 1960, Löhrl 1959 et Thiollay 1968 a).

– Faucon crécerelle *Falco tinnunculus*

La population de Corse appartient à la forme nominale *F. t. tinnunculus* (L.), qui habite l'Europe, l'Asie et l'Afrique du Nord. Observée toute l'année, on ignore si cette population est totalement sédentaire ou si certains individus sont erratiques en période inter-nuptiale. Les données du baguage montrent que certains oiseaux qui émigrent par le Cap Bon, lors de la migration pré-nuptiale, passent régulièrement par la Corse (*Bull. C.R.M.M.O.*, 12, 1958 et 20, 1968). Par ailleurs, il existe trois citations d'oiseaux bagués en Allemagne, repris en Corse ou en Sardaigne au cours des mois d'octobre et de novembre (Der. Orn. Beobachter 60 1963 et Moltoni 1973). Il est difficile de savoir si ces reprises concernaient des oiseaux de passage ou des oiseaux se destinant à hiverner dans la région tyrrhénienne.



Le nombre relativement élevé de sujets observés en hiver sur la plaine orientale suggère qu'une grande partie de la population est composée d'hivernants. Très peu d'individus étaient notés en déplacement en avril et septembre 1978 dans les Bouches-de-Bonifacio (Janin et Thibault 1978 a et b).

Le Faucon crécerelle est bien répandu en Corse. Les plus fortes densités sont atteintes dans les plaines, en particulier sur la plaine orientale. Il est assez fréquent dans toutes les régions littorales. Nicheur aussi en très petit nombre sur certains groupes d'îlots (Sanguinaires, Lavezzi et Cerbicales). L'espèce est bien représentée dans les collines très dégradées où la végétation est basse ou inexistante, dans les régions rocailleuses et dans les gorges. Absente des grands massifs forestiers qui ne lui offrent pas de terrains de chasse favorables, en particulier dans les forêts de Pins laricio et dans les Hêtraies, on la retrouve, mais avec des densités faibles, au-dessus de la limite des forêts, dans la zone alpine, jusqu'à 2.000 ou 2.200 mètres. Niche très régulièrement jusqu'à 2.000 mètres.

C'est donc un rapace très commun, mais l'absence de micro-mammifères à forte densité limite les effectifs, dès que l'on quitte les plaines.

Des sujets sont régulièrement tirés. Généralement ignoré des habitants, le Faucon crécerelle n'a pas toujours une bonne réputation dans certaines régions littorales où on l'accuse "d'être responsable de la disparition de la Perdrix rouge" (sic).

– **Faucon kobez** *Falco vespertinus*

Citée par de nombreux observateurs, cette espèce est très régulièrement signalée lors de la migration pré-nuptiale, au cours des mois d'avril (4 fois), mai (14 fois), et juin (1 fois). Il est curieux de constater qu'il n'existe pas de mentions anciennes, toutes sont postérieures à 1948. La majorité des observations a été effectuée sur la plaine orientale, près de Biguglia particulièrement, mais des individus ont été notés aussi en Balagne et sur la côte occidentale, observés parfois isolément, mais le plus souvent par groupes de dix environ.

Bagué en Hongrie le 11 juillet 1953, un Faucon kobez a été repris près de Bastia le 5 mai 1954 (Rydzewski 1960).

– **Faucon émerillon** *Falco columbarius*

A notre connaissance, il n'existe pas de spécimen collecté en Corse, mais seulement des observations. Deux mentions anciennes sont peu détaillées : Giglioli (1890) signale des sujets vus en septembre et en octobre, dans les environs de Bonifacio. Backhouse (1891) a peut-être vu un individu en hiver à Bocognano. La seule mention récente concerne un oiseau immature, observé dans de très bonnes conditions, le 11 octobre 1977, dans une prairie au bord du marais de Canna, sur la côte orientale (obs. pers.). Il est vraisemblable que

l'espèce traverse régulièrement la région, lors des migrations, et qu'elle pourrait hiverner, à l'occasion, en Corse.

— **Faucon hobereau** *Falco subbuteo*

La population nicheuse en Corse appartient à la forme nominale *F. s. subbuteo* (L.). Des migrateurs traversent régulièrement la région en avril, mai et septembre, mais en nombre limité (Janin et Thibault 1978 a et b). Comme nicheur, il est aujourd'hui localisé aux lagunes de la plaine orientale : Biguglia (2-3 couples), marais del Sale et Tavignano (1 couple), marais de Canna et de Palo (2 couples), peut-être aussi à Diana, Urbino et Padulato. Les effectifs sont donc faibles — moins de 6 ou 7 couples —, et il est essentiel de prendre des mesures de sauvegarde des zones humides de la Corse.

— **Faucon d'Eléonore** *Falco eleonora*

Vaurie (1965), et d'autres auteurs, considéraient que l'espèce nichait probablement en Corse. En fait, si une nidification occasionnelle a pu avoir lieu, il n'existe pas de colonie et la littérature ornithologique du siècle passé n'a jamais fait mention de nidification. L'examen des sites "favorables", en août et septembre 1978, s'est révélé négatif, les colonies les plus proches se situant en Sardaigne (voir Mocci Demartis 1976). Il existe peu de mentions dans la littérature ornithologique (4 en mai, juin et septembre). Cependant, des visiteurs fréquentent régulièrement les Bouches-de-Bonifacio : 10 observations en août et septembre 1978, aux îles Lavezzi (Janin et Thibault 1978 b).

Notons qu'il existe une curieuse reprise d'un oiseau bagué en Grèce et pris à Pietra-di-Verde (Ristow 1975).

— **Faucon lanier** *Falco biarmicus*

Il n'existe pas de spécimen collecté en Corse, mais seulement deux observations, qui doivent être admises avec une grande réserve. L'une, rapportée par Knecht et Rost (1959), concerne un sujet vu en avril 1957 dans la forêt d'Aitone, l'autre, rapportée par Albrecht (1960), concerne deux sujets vus le 7 octobre 1959 dans le massif du Cinto. Les doutes qui subsistent ne permettent pas de considérer que l'espèce fait partie de la liste des oiseaux de Corse.

— **Faucon pèlerin** *Falco peregrinus*

La population de Corse appartient à la forme *F. p. brookei* Sharpe qui habite une partie du Bassin méditerranéen et l'Asie mineure. Cette forme se caractérise par sa petite taille, sa coloration plus rousse dessous, plus densément barrée de noir en plumage adulte que chez la forme nominale.

L'espèce fréquente les côtes rocheuses (façade maritime du Parc Naturel Régional, Cap, Bonifacio), les îlots où résident des colonies d'oiseaux de mer, les gorges, les vallées à basse et moyenne altitude

jusqu'à 1.500 mètres, les lagunes de la plaine orientale où elle hiverne parfois. Thiollay (1968 a) l'avait trouvée fréquemment à l'intérieur des terres. En particulier, plus de la moitié de ses observations (N = 69) étaient faites entre 1.500 et 2.700 mètres. Il précisait même (Thiollay 1967 a) que le Faucon pèlerin était, en Corse, le prédateur naturel du Chocard à bec jaune. Personnellement, je l'ai trouvé beaucoup plus fréquemment sur les côtes rocheuses qu'à l'intérieur des terres ; je l'ai rarement observé en altitude et je n'ai jamais observé de prédation de Chocard à bec jaune. On peut se demander dans quelle mesure l'espèce n'aurait pas diminué à l'intérieur de l'île.

Au Cap Corse, Guillou (1964) étudia 3 aires sur 250 km². En 1977, 2 aires étaient contrôlées au Cap et dans le Désert des Agriates. Sur la côte ouest, il existe une dizaine de couples entre la Punta Revallata et le Cap d'Orcino. C'est la plus forte concentration observée en Corse. Il semble maintenant exclu qu'il puisse nicher entre Cargese et le golfe de Ventilègne. L'espèce a pu nicher autrefois dans les falaises de Bonifacio (Terrasse et Terrasse 1958). Des visites de cette côte en 1978 n'ont pas permis de trouver de trace de nidification. Jourdain (1912) écrivait que plusieurs aires étaient connues sur des îles du détroit de Bonifacio, mais il ne niche pas aux îles Lavezzi et Cerbicales. La côte orientale ne lui offre aucune possibilité pour nicher. Thiollay (1968 a) observa un couple "bien cantonné" à la mi-juillet 1964, sur la presqu'île d'un grand étang de la côte orientale (Urbino). La nidification n'a pas été prouvée par la suite. En dehors de cette mention, l'espèce a rarement été signalée sur cette côte en hiver. Très peu de couples sont actuellement cantonnés à l'intérieur. Thiollay (1968 a) estimait l'importance de la population à 70-100 couples, alors que, pour ma part, je ne puis l'estimer qu'à 15 ± 2 couples pour le moment. Sans doute suis-je loin d'avoir repéré tous les couples nicheurs, et il est fort possible que la population actuelle soit d'une trentaine ou d'une quarantaine de couples. La population de l'intérieur aurait donc diminué, même si l'on considère que l'estimation de Thiollay était généreuse.

Quelles seraient les causes de cette diminution ? On ne peut les attribuer aux épandages d'insecticides qui sont localisés à la plaine orientale. Il est également difficile d'incriminer les dénichages qui auraient affecté de la même façon la population côtière. On peut émettre l'hypothèse que la diminution de la population de l'intérieur soit imputable en partie aux nombreuses routes de montagne construites ces quinze dernières années et aux "erreurs de tir" lors des chasses aux pigeons sur les cols. Comme je l'ai déjà mentionné, la population nicheuse sur la façade maritime du Parc Naturel Régional est actuellement la plus forte de Corse. Les oiseaux nichent très tôt dans l'année et ne sont pas dérangés par les sports nautiques, comme le sont les Balbuzards pêcheurs. Toutefois, des fauconniers sont déjà venus s'approvisionner en Corse, et peut-être faudra-t-il surveiller un jour les aires de Faucons pèlerins.

LES RAPACES NOCTURNES

– Chouette effraie *Tyto alba*

La population de Corse appartient à la forme *T. a. ernesti* (Kleinschmidt), qui habite aussi la Sardaigne. Cette forme endémique est plus pâle dessus et le blanc des parties inférieures est plus intense que dans la forme nominale. Les rémiges primaires et la queue sont beaucoup plus pâles et peu barrées de brun ; en outre, elle est, en moyenne, légèrement plus grande.

L'espèce est assez répandue en Corse, mais nulle part abondante, peut-être en raison de la faible densité des petits mammifères. On la trouve dans toutes les régions, au-dessous de 1.000 mètres d'altitude : dans les plaines cultivées, dans de nombreux villages, dans certaines zones de maquis, dans les falaises maritimes (Bonifacio, façade maritime du Parc), près des lagunes (Urbino), à la périphérie des marais (del Sale). Elle niche dans des bâtiments abandonnés, parfois dans les églises, mais surtout dans les cavités des arbres et des falaises. Parfois tirée par des chasseurs, c'est le trafic automobile qui représente la principale source de destruction.

– Hibou petit duc *Otus scops*

La population de Corse appartient à la forme nominale *O. s. scops* (L.), bien répandue en Europe et en Asie. Nicheur étonnamment commun en Corse. Considéré comme estivant, des chanteurs sont toutefois entendus dès la fin février jusqu'en novembre, et la reprise d'un sujet à Tolla, en décembre, laisse penser que l'espèce hiverne peut-être régulièrement (*Bull. C.R.M.M.O.*, 19, 1965).

Il niche dans tous les habitats dont l'altitude est inférieure à 1.600 mètres, à condition qu'il y ait quelques arbres. On le trouve donc à basse et moyenne altitude, dans les forêts de Chênes verts, de Châtaigniers, de Pins maritimes et Laricio, de Sapins pectinés. En plaine, un arbre dans une haie, une cavité dans un mur suffisent à abriter un nid. S'il ne niche pas à l'étage sub-alpin ou dans le maquis où la strate arborée est trop basse, il y chasse, par contre, volontiers. Quelques individus se font écraser sur les routes, mais il ne semble pas se poser de problème particulier relatif à sa protection.



Dans la campagne d'Alata, le Hibou Petit Duc rêve...

– **Chouette chevêche** *Athene noctua*

La forme *A. n. sarda* (Kleinschmidt), de Sardaigne et peut-être aussi de Corse, est considérée comme un synonyme par Vaurie (1965), qui rattache ces deux populations à la forme nominale *A. n. noctua* (Scopoli). De nombreux auteurs ont fait remarquer que la Chouette chevêche est peu commune, voire rare en Corse. En fait, si elle n'est pas rare, on doit reconnaître qu'elle n'est pas aussi fréquente qu'en France continentale. Elle est surtout forestière, parfois assez bien répandue dans les châtaigneraies, les hêtraies et certaines zones de maquis élevé. Il est possible qu'elle niche à Cavallo, aux îles Lavezzi (Tornielle 1972). Des précisions sur sa répartition permettraient peut-être de comprendre les raisons de sa présence discrète en Corse. S'il se confirmait que le Hibou petit duc est un hivernant régulier en Corse, on pourrait se demander s'il n'existe pas de relation avec la faible densité de la Chouette chevêche, les deux espèces ayant un régime alimentaire voisin dans la région méditerranéenne.

– **Hibou moyen-duc** *Asio otus*

Hivernant probablement régulier en Corse et en Sardaigne. Il semble aussi qu'il ait niché en Corse. Plusieurs personnes m'ont aussi assuré qu'elles avaient vu des "grands ducs", mais il devait s'agir de cette espèce.

Il existe peu de mentions. Whitehead (1885) signale qu'il avait vu au moins un spécimen le 18 décembre. Il existe à l'hôtel du Monte d'Oro (Vizzavona) un spécimen naturalisé, tué il y a quelques années (Besson 1972, E. Saïller comm. pers.). Un individu mort (séché) a été trouvé en juin 1976, non loin de l'embouchure de la Gravona (E. Saïller, comm. pers.). Le 4 mai 1977, j'ai noté à deux reprises un individu posé dans un bosquet de Pins maritimes au milieu de la Hêtraie du San Petrone (Castagniccia), vers 1.000 mètres d'altitude. Mais la reprise, le 2 mai 1952, en Sardaigne, d'un oiseau bague comme juvénile le 25 mai 1951, en Suisse (Rydzewski 1960), montre que les jeunes oiseaux qui hivernent peuvent rester tard dans l'année.

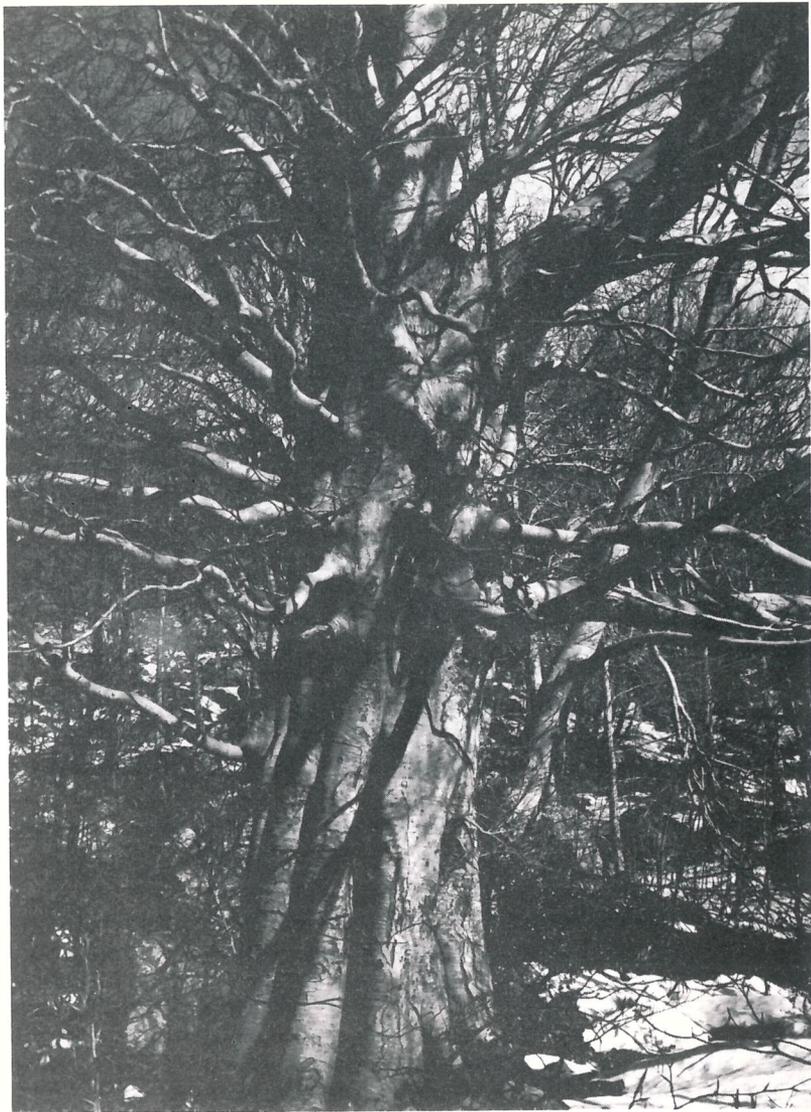
Le seul cas probable de nidification est apporté par Michel Bourbon (*in litt.* et 1977), qui vit, le 1^{er} juillet 1975, deux juvéniles perchés dans un olivier, accompagnés par un adulte qui volait autour. Le lendemain, il ne les revit pas, mais entendit les cris des jeunes. Des prospections suivies permettront peut-être de prouver que cette espèce discrète niche régulièrement.

– **Hibou des marais** *Asio flammeus*

C'est probablement un hivernant et un hôte de passage régulier en Corse, en particulier sur la plaine orientale. Il a été noté en avril (3 fois), en mars (1 fois), en juin (1 fois), et en décembre (1 fois). L'observation effectuée en juin se rapportait sans doute à un individu non nicheur.

RESUME

25 espèces de rapaces diurnes ont été observées en Corse ; 11 nichent régulièrement, et une, le Pygargue à queue blanche, a disparu. Une espèce, le Balbuzard pêcheur, est menacée par la destruction de son habitat, et deux autres, Gypaète barbu et Aigle royal, sont à surveiller car leurs effectifs sont faibles. On trouve aussi 5 espèces de rapaces nocturnes, 3 seulement nichent communément. Aucune n'est menacée.



Une maison confortable pour la Chouette Chevêche :
ce hêtre chargé d'ans.

REFERENCES

- Albrecht (H.) 1960. — *Falco biarmicus feldeggi* auf Korsika ? *J. Orn.* 101, 501.
Anon. 1978. — Un acte de cruauté... *Nice-Matin* du 28 septembre 1978.
Backhouse (J.) 1891. — Winter Notes from Corsica. *Zoologist*, 371-376.
Besson (J.) 1972. — Observations ornithologiques en Corse. *Ann. Soc. Sc. nat. Arch. Toulon. Var.* 24, 141-154.
Bourbon (M.) 1977. — Le désert des Agriates. *Le Courrier de la Nature*, 175-181.

- Braaksmas (S.) et Middelman (G.) 1960. — Quelques observations intéressantes en Corse. *Alauda* 28, 274-281.
- Daudet (A.) 1869. — Le phare des Sanguinaires. *Lettres de mon moulin*. Paris.
- Ern (H.) 1959. — Le Pygargue *Haliaeetus albicilla* habite encore la Corse. *Alauda* 27, 321.
- Giiglioli (E.H.) 1890. — *Primo resoconto dei risultati della inchiesta ornithologica in Italia*.
- Glutz von Blotzheim (U.N.), Bauer (K.M.) et Bezzel (E.) 1971. — *Handbuch der Vögel Mitteleuropas*. vol. 4, Falconiformes. Francfort-sur-le-Main.
- Guillou (J.-J.) 1964. — Observations faites en Corse, particulièrement au Cap Corse. *Alauda* 32, 196-225.
- Janin (G.) et Thibault (J.-C.) 1978 a. — *Observations sur la migration printanière des oiseaux aux îles Lavezzi*. Asso. Amis Parc Naturel Régional de la Corse.
- Janin (G.) et Thibault (J.-C.) 1978 b. — *Observations sur la migration d'automne des oiseaux à Lavezzi et dans les Bouches-de-Bonifacio*. Asso. Amis Parc Naturel Régional de la Corse.
- Jesse (W.) 1976. — *Letter to Ibis* (Supplementary Notes to Mr. Wharton's list). *Ibis*. 380-383.
- Jourdain (F.C.) 1912. — Notes on the ornithology of Corsica. *Ibis*, 63-82 et 314-332.
- Knecht (S.) et Rost (F.) 1959. — Vogelkundliche beobachtungen auf Korsika. *Orn. Mitt. Stuttgart*. 11, 61-69.
- Lemaire (F.) 1973. — Notes sur quelques espèces de l'avifaune corse. *Alauda* 41, 267-272.
- Lörhl (H.) 1959. — Beitrag Zur Avifaunas Korsikas. *J. f. Orn.* 100, 79-83.
- Massa (B.) 1975. — The situation of the Falconiformes in Sicily. *World conf. Bds. Prey, Vienne* 1975, 131-132.
- Meylan (O.) ms. — *Notes déposées au Muséum d'Histoire Naturelle de Genève*.
- Mayaud (N.) 1936. — *Inventaire des oiseaux de France*. Paris.
- Mayaud (N.) 1958. — *Aquila heliaca* en Corse. *Alauda* 26, 69.
- Mayaud (N.) 1960. — Notes d'ornithologie française IV. Id. 28, 287-302.
- Mocci Demartis (A.) 1974. — Oiseaux observés l'été en Corse. *O.R.F.O.* 44, 28-39.
- Mocci Demartis (A.) 1976. — Il Falco della regina in Sardegna. *S.O.S. Fauna, animali in pericolo in Italia*, 243-247. Camerino.
- Moltoni (E.) 1973. — Elemo di parecchie centinaia di uccelli inallati all'estero e ripresi in Italia ed in Libia. *Riv. it. Orn.* 43, 1-182.
- Mouillard (B.) 1934. — Notes sur les oiseaux observés en 1932 et 1933 à l'étang de Biguglia (Corse). *Alauda* 6, 196-211.
- Parrot (C.) 1910. — Beiträge zur Ornithologie del insel Korsika. *Orn. Jahrb.* 21, 121-166 et 201-216.
- Rey-Jouvin, 1927. — A propos d'*Haliaeetus albicilla* (L.) en Corse. *Rev. fr. Orn.* XII, 16.
- Ristow (D.) 1975. — Neue Rinflunde von Eleonorenfalken (*Falco eleonora*). *Vogelwarte* 28, 150-153.
- Rydzewski (W.) 1960. — Recoveries of ringed birds. Mediterranean islands. *Riv. it. Orn.* 30, 1-77.
- Saïller (E.) MS. — *Observations Balbuzards corses*. Notes déposées à la Bibliothèque du Parc naturel régional de Corse.
- Schenk (H.) 1975. — Status and conservation of Birds of Prey in Sardinia. *World conf. Bds. Prey, Vienne* 1975, 132-136.
- Schenk (H.) 1976. — Analisi della situazione faunistica in Sardegna. Uccelli e Mammiferi. *S.O.S. Fauna, Animali in pericoloso in Italia*. W.W.F. 465-556. Camerino.
- Smith (K.D.) 1938. — Notes on corsican Birds. *Ibis* 345-346.
- Spitzenberger (F.) et Steiner (H.) 1959. — Zur avifauna Korsika. *Egretta* 2, 1-13.
- Terrasse (J.-F.) et Terrasse (M.) 1958. — Voyage ornithologique en Corse. *Ois. de France* 8, 8-37.
- Terrasse (J.-F.) et Terrasse (M.) 1977. — Le Balbuzard pêcheur *Pandion haliaetus* (L.) en Méditerranée occidentale. Distribution, essai de recensement, reproduction, avenir. *Nos oiseaux* 34, 111-127.
- Terrasse (J.-F.) et Terrasse (M.) 1978. — *Je reconnais les rapaces*. Lesson.
- Thiollay (J.-M.) 1967 a. — Quelques données sur le régime alimentaire des Eperviers, Autours et Faucons pèlerins en Corse. *O.R.F.O.* 37, 150-152.
- Thiollay (J.-M.) 1967 b. — Notes sur l'avifaune corse. *Id.* 37, 104-113.
- Thiollay (J.-M.) 1968 a. — Notes sur les rapaces diurnes de Corse. *Id.* 38, 187-208.
- Thiollay (J.-M.) 1968 b. — Particularités de plumage chez les Gypaètes corses *Gypaetus barbatus aureus*. *Alauda* 36, 211.
- Thiollay (J.-M.) 1977. — Importance des populations de rapaces migrateurs en Méditerranée occidentale. *Alauda* 45, 115-121.
- Tornielle (A.) 1972. — Uccelli rinvenuti durante l'estate negli anni compresi tra il 1957 e il 1967 nell'isola del Cavallo (Bocche di Bonifacio) in Corsica e isolotti della costa orientale corsa. *Riv. it. Orn.* 42, 201-226.
- Vaurie (C.) 1961. — Review of *B. lagopus* and *B. buteo*. *American Museum Novitates* (2042) 1-14.
- Vaurie (C.) 1965. — *The Birds of the Palearctic Fauna*. Non passeriformes. Londres.
- Wharton (C.B.) 1876. — Notes on the ornithology of Corsica. *Ibis*, 17-29.
- Whitehead (J.) 1885. — Ornithological notes from Corsica. *Id.*, 24-28.
- Yeatman (L.) 1976. — *Atlas des oiseaux nicheurs de France*. Paris.

Le Parc peut-il sauver les rapaces ?

Il serait naïf de croire que, par sa seule existence, le Parc Naturel Régional peut sauver les rapaces de Corse.

— Si l'éducation et l'information sont pleinement de son ressort — et il mène, dans ce domaine, de multiples actions : affiches, dépliants, conférences, projections, expositions...,

— Si, sur son terrain, l'observation, le nourrissage et la surveillance relèvent de ses agents, mais aussi du personnel de l'Office National des Forêts et de l'Office National de la Chasse,

— S'il lui est souvent possible de prendre en compte les soins aux rapaces blessés, avec l'aide dévouée des vétérinaires,

Cela ne peut suffire !

Les menaces les plus graves sont, aujourd'hui, à l'évidence, les risques de modification du biotope.

Le Parc a pu préserver la presqu'île de Scandola, en la classant en Réserve Naturelle. Mais on ne saurait tout classer... et d'autres dangers se dessinent : assèchement de marais, urbanisation sauvage, ouverture de routes en montagne, voire abandon de la transhumance.

Certains rapaces n'y survivraient pas.

Que ceux qui "aménagent" en aient pleinement conscience !

M. LEENHARDT

Observations sur le comportement charognard de quelques oiseaux en Corse

Empruntant une idée de J.-François et Michel Terrasse, je me suis livré, dans la montagne Corse, au cours de l'hiver 1976-1977 à une expérience de nourrissage des rapaces identique à celle qu'ils ont menée durant les printemps 1973 et 1974 dans les Pyrénées. Au niveau du comportement des espèces également présentes dans les deux régions nos observations se rejoignent. Mais, les conditions climatiques particulières à l'île, le site choisi pour cette expérience, la pauvreté de l'avifaune corse comparée à la richesse de celle des Pyrénées et l'abondance de nourriture disponible l'hiver en montagne n'ont pas suscité l'effervescence que ces naturalistes ont connue pendant leur "Bal des Charognards".

Cette expérience visait à une meilleure connaissance des mœurs des animaux observés et des possibilités nutritionnelles qui leur sont offertes en montagne pendant l'hiver. Elle a également permis de savoir si un apport artificiel de nourriture effectué régulièrement pendant la mauvaise saison peut aider les grands rapaces à passer le cap difficile de l'hiver. Les nourrissages ont mis en évidence la simplification de la chaîne alimentaire insulaire par rapport à celle des Pyrénées, où vivent de surcroît deux espèces de vautours absentes de l'île : le Percnoptère d'Égypte (*Neophron percnopterus*) et le Vautour fauve (*Gyps fulvus*). Ils m'ont permis de voir vivre en toute liberté et à quelques

mètres de mon affût, dans le cadre merveilleux de la montagne corse : Grands Corbeaux, Aigles royaux, Gypaètes barbus... et avec un peu de patience et beaucoup de chance d'en réaliser quelques images.

A l'inverse des Terrasse qui ont choisi d'installer leur "charnier" en moyenne altitude, à l'extérieur des territoires de nidification des rapaces, je me suis établi dans une haute vallée de montagne, à environ 900 mètres d'altitude, en plein cœur du massif du Cinto, là où nichent les Gypaètes et les Aigles.

J'alimentais mon aire de nourrissage presque chaque week-end avec des déchets de boucherie, parfois avec des animaux trouvés morts sur la route. A trois reprises, ce travail d'approvisionnement fut accompli par un ami qui sacrifia à plusieurs semaines d'intervalle trois chèvres "réformées" offertes aux Gypaètes par un berger d'un village voisin. Les nourrissages se sont échelonnés dans le temps de la mi-novembre aux premiers jours de mai et m'ont permis 19 journées complètes d'affût. Mes montées à la cache, construite à l'avance, n'eurent lieu, de même que mes départs, qu'à la faveur de la nuit. Ainsi, je n'attirais pas sur moi l'attention des oiseaux vivant dans le secteur, ce qui aurait, immanquablement, aiguisé leur méfiance et faussé leur comportement.

Dans ce site de haute montagne, j'observais régulièrement la présence d'un couple de Grands Corbeaux (*Corvus corax*), de quatre Milans royaux (*Milvus milvus*), deux immatures et deux adultes, d'un couple de Buses variables (*Buteo buteo*), de deux Gypaètes barbus (*Gypaetus barbatus*) avec de temps à autre l'incursion dans leur territoire d'un immature. J'observais aussi régulièrement la présence de deux Aigles royaux immatures (*Aquila chrysaetos*), ainsi que celle de deux Renards (*Vulpes vulpes*). A ce recensement, il convient d'ajouter la courte apparition de deux Corneilles mantelées (*Corvus corone cornix*) qui se sont aventurées un week-end de mars jusqu'au charnier, dépassant largement les limites habituelles de leur territoire situé plus en aval.

LES GRANDS CORBEAUX

A l'aube du 11 décembre 1976, je suis installé pour la première fois devant un amas d'ossements et de déchets de boucherie, abats de poulet, de lapin, têtes de veau... La première visite sur le charnier est celle d'un couple de Grands Corbeaux qui annoncent leur découverte par une suite de cris rauques. Ils tournoient au-dessus des appâts, disparaissent en contre-bas de la pente, réapparaissent aussitôt en alarquant puis se posent. Tous deux inspectent à distance la nourriture sans oser s'en approcher. Les ailes à demi ouvertes, ils effectuent quelques bonds sur place prêts à fuir. Prudemment l'un d'eux s'avance vers un amas de graisse tandis que l'autre reste en retrait et observe. Finalement, l'attrait de la nourriture est le plus fort. A la hâte, comme si le temps dont ils disposent était compté, les deux corvidés installés au milieu des déchets emmagasinent dans la gorge et le bec d'énormes quantités de graisse,

de viande, de moelle extraite des os préalablement fracturés par mes soins. Parfois, la prise de nourriture est interrompue par un mouvement de fuite ou par un saut brusque sur place. Dès que le plein est fait, les aliments sont transportés quelque part dans la vallée pour y être cachés. Quelques minutes plus tard, les oiseaux réapparaissent et se gavent pour un nouveau voyage. Le manège dure une partie de la matinée, puis s'interrompt. Dans l'après-midi, les Grands Corbeaux reviennent survoler les ossements sans toutefois se poser.

Le 20 novembre, j'assiste à une scène à peu près identique. Dès les premières lueurs du jour, le couple de Grands Corbeaux découvre le "charnier" et le signale par des cris. L'un d'eux descend sur la pelouse, s'approche d'un morceau de graisse, tend le cou et d'une brusque détente se rejette en arrière. Il se présente encore, tire le déchet prudemment à lui, le secoue de la pointe du bec, et, comme un ressort, se détend à nouveau, emportant avec lui la nourriture. La scène se reproduit plusieurs fois, puis progressivement la confiance gagne les deux oiseaux qui, e semble ou séparément, viennent s'approvisionner. On ne peut manquer d'être étonné par les quantités importantes de nourriture transportées à chaque voyage, même si parfois une partie est perdue pendant le transport. Au cours d'un ravitaillement, l'un des Grands Corbeaux, dont la gorge était déjà bourrée de graisse, trouva encore la place d'y loger en travers, "tête-bêche", deux pattes de poulet.

J.-F. et M. Terrasse, dans un article publié dans "Nos Oiseaux", pensent à propos des bonds effectués par les Grands Corbeaux qu'il n'est pas impossible qu'un tel "comportement de crainte" devant un aliment inconnu soit motivé par "une expérience de pié-

geage". Mais ils précisent aussitôt, à l'encontre de cette hypothèse, qu'un Grand Corbeau élevé en captivité présentait "le même comportement de crainte devant une nourriture inconnue de lui, ce qui ferait penser à un geste inné chez cette espèce". Sur le littoral, j'ai pu observer une réaction semblable, ce qui tend à prouver que ce comportement est général à l'espèce. Il ne serait pas le résultat d'un apprentissage dû au piégeage mais la première impulsion de fuite avant l'envol chez un animal craintif.

La rapidité avec laquelle les Grands Corbeaux emmagasinent la nourriture et la transportent jusqu'à des cachettes a certainement été accentuée par le bruit de l'obturateur de mon appareil photographique, pourtant distant d'une trentaine de mètres. Néanmoins, ce comportement est naturel à ces oiseaux et semble avoir aussi pour motivation la peur, comme en témoigne ma première journée d'observation au cours de laquelle les corvidés ne perçurent pas les bruits de l'appareil, atténués ce jour-là par un vent favorable.

Une seconde expérience de nourrissage réalisée, sans affût, sur le bord de mer, me permit de faire des constatations identiques. Le couple de Grands Corbeaux, qui venait dans ce secteur, ne s'alimentait pas non plus sur l'aire de nourrissage à la manière des Goélands argentés (*Larus argentatus*). Leur seule préoccupation consistait à prélever le plus possible de nourriture et à la transporter jusqu'à des cachettes qu'ils choisissaient, semblait-il, au hasard. A aucun moment les déchets ne furent acheminés jusqu'au nid, à peine distant de deux cents mètres, dans lequel grandissaient des jeunes. A chaque voyage, ils étaient dissimulés dans les branches d'un buisson, dans les anfractuosités d'un rocher, ou à même le sol. Les cachettes n'étaient

approvisionnées qu'une seule fois, ce qui laisse à penser, vu leur nombre, qu'une quantité importante de nourriture ne doit jamais être retrouvée et qu'elle profite à d'autres animaux.

Cette singulière habitude de stocker des aliments n'est certainement pas une adaptation à la concurrence intraspécifique puisque, aussi bien en montagne qu'en bord de mer, les deux couples de Grands Corbeaux étaient, sur leur territoire, les seuls représentants de leur espèce. Ce comportement semble plutôt motivé par la pression exercée sur les corvidés par les autres charognards. En effet, dans le premier cas, les rapaces qui se succédaient dans la journée sur le charnier interdisaient aux Grands Corbeaux l'accès à la nourriture et, dans le second cas, les Goélands argentés ne les empêchaient pas de se nourrir, mais cherchaient à les parasiter pendant le transport des aliments jusqu'aux cachettes. Ainsi les réserves de nourriture soustraites à la voracité et à l'hostilité des autres charognards leur permettent-elles de se nourrir et de nourrir leurs jeunes, ultérieurement, en toute quiétude et sans crainte de la concurrence.

Dans l'après-midi du 20 novembre, je suis le témoin d'une scène peu banale entre les deux Grands Corbeaux. Lorsque j'en prends conscience, l'un des oiseaux se tient immobile à la cime d'un arbre mort, le dos arrondi, la tête légèrement inclinée vers l'avant, le cou rentré dans les épaules dans un total abandon tandis que son compagnon se livre sur lui à un minutieux toilettage. Avec une extrême délicatesse la pointe du bec du "toiletteur" gratte le sommet du crâne de son partenaire, lui lisse les plumes de la nuque, du dos et de la poitrine. Le travail dure plusieurs minutes, après quoi les rôles sont inversés : le "toiletteur" devient "toilette" et rend à son

partenaire le même service. Si cette habitude, observée à deux autres reprises dans des secteurs différents de l'île correspond peut-être à une nécessité d'hygiène corporelle, elle a, pour les éthologistes, un autre but : maintenir et renforcer en dehors de la reproduction les liens affectifs qui existent entre les deux partenaires dont l'union dure en général toute la vie.

LES MILANS ROYAUX

Peu après les Grands Corbeaux, les Milans royaux, alertés par leurs cris et leur incessant va-et-vient, arrivent à leur tour sur l'aire de nourrissage. Leur visite m'est annoncée de loin par des sifflements stridents accompagnés de longs hennissements. En général, un seul Milan survole, à une trentaine de mètres de hauteur, le charnier. Il inspecte le terrain, repère le déchet le plus facilement accessible, se laisse dériver lentement, repasse plusieurs fois au-dessus des ossements dans une immobilité apparente, trahie seulement par les mouvements de gouvernail de la queue. L'aisance et la souplesse de son vol donnent à ses déplacements une impression de facilité déconcertante. La présence des Grands Corbeaux le rassure, il perd de l'altitude et dans un mouvement d'ailes et de queue acrobatique se pose. La cohabitation entre les deux espèces semble impossible et le Milan s'emploie à chasser ses concurrents qui ne résistent pas longtemps à son agressivité. Les hostilités se terminent généralement par une course poursuite dont l'issue n'est jamais à l'avantage des corvidés.

Le fait de se poser à terre n'est pas chez cet oiseau une habitude, le plus souvent, il préfère saisir au vol ses aliments. Il les harponne d'une patte dont la maladresse à prendre contraste

étonnamment avec l'aisance déployée par cet oiseau dans le vol à voile. Lorsque les déchets sont petits, il les consomme en l'air, sur un arbre s'ils sont plus gros. L'appétit de ce rapace est assez modeste, deux ou trois déchets suffisent à le rassasier (les abats de poulet et la viande rouge constituent ses mets préférés). Mais il revient parfois plus tard dans la journée se nourrir à nouveau.

L'AIGLE ROYAL

Le 27 novembre au matin, les cris des Grands Corbeaux m'annoncent une présence insolite. Je les aperçois bien au-dessus de la cache, piquant sans arrêt sur un rocher sur lequel je découvre, posé, un Aigle royal. C'est un immature ! En deux ou trois étapes pendant lesquelles le rapace observe la vallée, il se rapproche du charnier, et à 11 h 30 se décide enfin à atterrir sur la pelouse. L'aigle contemple un instant les os à distance puis se rue littéralement dessus. Lorsqu'il repart il est 17 heures ! Son repas aura duré, sans interruption, 4 heures et demie. Plus rien ne saurait alors le tirer de son festin, pas même la présence d'une vache qui, intriguée, s'approche à quelques mètres de lui pour l'observer, ni celle des Grands Corbeaux et des Milans royaux qui survolent la scène en croassant et en sifflant sans oser se poser. Seule l'apparition d'un autre Aigle royal immature le tire un court instant de son repas. Pour se nourrir, il se déplace d'un os à l'autre, visitant inlassablement tout le charnier, revenant plusieurs fois aux mêmes ossements dont il racle les derniers tendons, ligaments, paquets graisseux. Avant de disparaître, il fait une halte d'une heure sur un rocher, offrant aux derniers rayons du soleil son jabot gonflé.

Le lendemain à 9 heures, un jeune aigle royal est posé à l'endroit précis



où une semaine plus tôt un combat aérien eut lieu, en pleine tempête de neige, entre un individu de la même espèce et un Grand Corbeau. Un berger qui redescend ses vaches dans la vallée le fait s'envoler. Vers les 10 heures, un Gypaète adulte survole les crêtes en explorant les pentes. A midi, ce sont deux Gypaètes adultes qui tournoient au-dessus des rochers sommitaux, et un Aigle royal immature qui vole à deux cents mètres de l'affût. Les Grands Corbeaux me le signalent un peu plus tard, perché sur un rocher à environ trois cents mètres. Il décolle, remonte la vallée, revient peu de temps après accompagné d'un autre immature. Volant de conserve ils remontent le plateau sur lequel se trouve le charnier puis l'un d'eux décroche, passe devant la cache et se pose sur la pelouse. Une tache blanche entre les deux épaules me permet de l'identifier : c'est celui de la veille ! Son compagnon survole deux ou trois fois, en rase-mottes, les ossements sans s'arrêter. Je perçois très distinctement la vibration produite par l'air glissant entre ses longues rémiges primaires. Finalement, il se perche à quelques mètres au-dessus de l'affût, regarde de loin toute cette nourriture et son compagnon qui lui en interdit l'accès par une attitude franchement hostile. Il n'insiste pas et disparaît sans bruit dans la vallée.

Les os dispersés pendant la nuit par les Renards obligent l'Aigle royal à se déplacer de l'un à l'autre à leur recherche. Pendant près de deux heures et demie, il récupère les maigres reliefs de leur repas, observe une courte pose, parcourt une dernière fois le petit plateau herbeux puis s'envole. Cet exploit gastronomique à peine croyable explique la résistance de ce rapace aux jeûnes qu'il est contraint de soutenir plusieurs journées d'affilée en période de disette.

Malgré leur présence permanente dans le massif, je ne vis plus les deux jeunes Aigles royaux s'intéresser au charnier.

LES BUSES

L'aire de nourrissage constituée mi-novembre ne reçoit la première visite d'une Buse variable que le 12 mars. Ce jour-là, à 18 h 20, un Milan royal qui festoie, s'envole, brusquement apeuré. Quelques minutes plus tard, une Buse se pose à sa place. Comme l'Aigle, elle s'attaque aux os, délaissant les paquets graisseux et les morceaux de viande d'apparence plus attrayante. A la tombée de la nuit, vers les 19 heures, elle quitte le charnier. Le lendemain matin, les Grands Corbeaux sont là et s'activent bruyamment. Une ombre leur fait dresser la tête ; inquiets, il s'enfuient. J'aperçois alors, perchée sur un buisson, immobile et vigilante, une Buse. Elle repartira sans se nourrir. Vers 16 heures, elle est de retour, et durant une heure et demie explore quelques ossements. Les Grands Corbeaux l'attaquent, d'abord par des piqués auxquels la Buse réagit par des cris et une parade typique d'intimidation : plumes ébouriffées, ailes écartées et queue abaissée à toucher le sol. Puis l'un d'eux se pose à distance respectueuse, sautille pour se mettre à l'abri derrière un buisson, le contourne et, sans être vu, s'approche sournoisement de la Buse qui s'est remise à manger. Après quelques hésitations, il lui tire prestement le bout de l'aile. Déséquilibrée, elle tombe de l'os sur lequel elle était perchée, se relève et prend aussitôt en chasse l'autre corvidé qui, posé à quelques mètres de là, observait placidement la scène.

La Buse, dont les arrivées et les départs sur le charnier sont toujours imprévisibles et fulgurants, un peu à la manière de l'Aigle, est le plus agressif



Puis, perché sur un rocher, il observe la vallée.



La Buse est le plus agressif de tous les charognards.

de tous les charognards. A deux occasions seulement, je l'ai vue fuir devant un Milan royal.

Mis à part les attitudes d'intimidation, les cris d'hostilité, quelques poursuites aériennes inoffensives, je n'ai jamais été le témoin de véritables affrontements. Tout se règle au bluff, les oiseaux se font peur et les choses en restent là. Pourtant à deux reprises, lorsque le bluff n'eût aucun effet, j'ai pu assister à des scènes violentes.

La première querelle mit aux prises un Aigle royal et un Grand Corbeau. L'Aigle, en pleine tempête de neige, est posé sur un rocher et attend sans doute que la tourmente s'apaise. Un Grand Corbeau l'aperçoit et fonce sur lui, à plusieurs reprises en criant. Pour tenter de l'éloigner, le rapace, agacé,

frappe l'air de ses ailes, sans succès. Excédé, l'Aigle prend son essor et se porte à la rencontre de son agresseur ; en quelques secondes il est sur lui, ses longues ailes enveloppent le corvidé et lui administrent une série de coups violents qui lui retirent toute agressivité et l'incitent à prendre le large.

Le deuxième affrontement opposa une Buse à un Milan royal. Celui-ci, installé sur le charnier, eut le tort de ne pas prendre au sérieux les avertissements d'une Buse et de ne pas attendre son départ avant de s'alimenter. Sans préambule, la Buse, que cette présence indispose, plonge pattes tendues sur le Milan et le culbute avec une telle violence que le choc le fait rouler sur un bon mètre et que le son mat de l'impact me parvient à quinze pas de là.

Quelques instants après, la même scène se reproduit. Le Milan (le même ?), revenu sur les déchets, reçoit en pleine poitrine les deux pattes de la Buse projetées en avant comme des ressorts. A peine relevé, une paire de coups d'ailes précipite sa fuite.

Il est remarquable de noter qu'à aucun moment les serres et le bec qui pourraient blesser ou tuer ne sont utilisés contre l'adversaire, et que pour éviter sans doute les risques inutiles et le gaspillage d'énergie le dominant ne s'acharne jamais sur le dominé mais lui laisse au contraire la possibilité de fuir après l'attaque.

LE GYPAËTE BARBU

Le rapace dont je souhaitais le plus la visite dès le premier jour ne se manifesta qu'à la dix-septième journée d'affût. Il entretenait mes espérances en passant régulièrement le long des crêtes sans jamais s'intéresser aux ossements et aux cadavres de chèvres mis à sa disposition.

Le 20 mars en milieu de journée, les cris d'un Faucon pèlerin (*Falco peregrinus*), d'une Buse et d'un Milan royal me mettent en alerte. Un tel remue-ménage annonce une visite insolite. Une silhouette massive passe à quelques mètres au-dessus de la cache, c'est le Gypaète ! Il frôle un rocher sur lequel est déposé un os, et repasse plus près encore de mon affût. Au troisième passage, il se pose dans un froissement de plumes. Me tournant le dos, il se saisit de l'os, le tire sur un mètre, l'inspecte et repart en l'abandonnant. Cette vision n'a pas duré plus de 30 secondes ! Le Gypaète revient encore à trois reprises au-dessus du charnier, face au vent il maintient un instant sa position pour inspecter le tas d'ossements — ailes coudées, pattes pendantes, les "culot-

tes" flottantes —, se laisse dériver doucement en contre-bas dans la pente, puis disparaît en amont de la vallée. Plus tard, je l'aperçois explorant le versant opposé. De l'après-midi, je ne le reverrai plus.

Le week-end suivant, le 26 mars, vers 13 h 40, un Milan royal survole les déchets et se précipite sur ma droite en sifflant. J'aperçois un oiseau derrière lui, légèrement plus bas, mais ma position m'empêche de le déterminer. Un Grand Corbeau alarme et je me doute de la signification de tous ces cris. Au-dessus du charnier, à hauteur moyenne, je découvre enfin dans le viseur de mon appareil photographique le Gypaète. Il s'agit encore d'un adulte, entièrement blanc sur le corps. Il passe à plusieurs reprises perdant chaque fois de l'altitude, mais n'ose toutefois pas s'approcher. Il disparaît rapidement escorté par les sifflements du Milan.

Ces courtes apparitions furent, à mon grand regret, mes deux seuls "contacts" avec ce rapace. Un berger m'apprit qu'un jour de semaine un Gypaète adulte resta longtemps posé sur un rocher à une quinzaine de mètres de l'aire de nourrissage. Comptait-il manger ou l'avait-il déjà fait et se reposait-il ? Il est possible aussi que sa halte fut fortuite ou seulement provoquée par la curiosité. Une autre fois, de la route, en contre-bas, j'aperçus un Gypaète adulte planant au niveau du plateau herbeux, il tourna au-dessus du charnier et je le perdis de vue. S'était-il posé ?

LES RENARDS

Le soir du 9 janvier, je m'apprête à quitter la cache. Le cadavre d'une chèvre, placé deux jours auparavant par les soins d'un ami, n'a attiré, de la journée, aucun charognard. Avant de

me glisser hors de l'affût, je vérifie une dernière fois que la voie est libre. Sans être sûr d'avoir vu, je sens une présence. J'observe et j'attends. C'est bien le Renard, je le vois se lever, se diriger prudemment vers la chèvre, décrivant un arc de cercle autour du cadavre qu'il flaire à distance. J'aperçois alors dans la pénombre un second Renard, apparu lui aussi comme par enchantement sur la pelouse. Celui-ci se couche derrière le cadavre et l'attaque aux mamelles. Je n'entrevois plus par moments que le blanc de son menton qu'il pointe de temps à autre vers le ciel, interrogeant la nuit sur ses bruits et ses odeurs. L'autre, toujours à distance, l'observe. D'abord couché derrière un buisson, il se déplace ensuite furtivement jusqu'à un rocher, se redresse, prêt à fuir au meuglement d'une vache, se recouche, change une nouvelle fois de position. Malheureusement l'obscurité devenue presque complète ne me permet pas de poursuivre mes observations.

La nuit, les Renards rendaient de temps à autre visite au charnier, le nettoyant proprement et laissant à leur départ des os éparpillés derrière chaque buisson. Ils appréciaient aussi les œufs de poule que j'avais abandonnés sans succès sur un rocher à l'intention des Grands Corbeaux.

Un fait troublant mérite encore d'être mentionné : je n'ai jamais observé de corvidés ni de rapaces sur un cadavre de chèvre qui n'ait été au préalable entamé par les Renards. Coïncidence ? Ou bien, mis à part l'Aigle royal, est-ce la faiblesse des armes dont sont dotés les autres charognards de taille plus modeste qui les empêchent de venir à bout de la dureté des cuirs ? L'Aigle et le Renard, grâce à leur travail de dépeçage des cadavres remplacent-ils les Vautours absents de Corse, simplifiant

ainsi la chaîne alimentaire insulaire par rapport à celle des Pyrénées ?

CONCLUSIONS

Le nombre restreint d'oiseaux qui visitaient le charnier, comparé à la foule grouillante qui animait l'aire de nourrissage des frères Terrasse dans les Pyrénées, s'explique par l'insularité de la Corse dont les milieux sont toujours plus pauvres que leurs homologues continentaux tant du point de vue de la diversité des espèces que du nombre de leurs représentants. Cette pauvreté s'explique aussi par le choix du site qui correspond à une zone de haute montagne et de nidification dans laquelle les oiseaux sont toujours moins nombreux. Il est, du reste, facile d'observer dans les basses vallées de Corse d'importantes concentrations de Grands Corbeaux et de Milans royaux sur les décharges publiques, concentrations qu'on ne retrouve jamais sur celles situées en plein cœur des montagnes.

En Corse, l'intolérance dont font preuve les oiseaux les uns vis-à-vis des autres, pendant leur nourrissage, en dépit d'un charnier suffisamment vaste pour accueillir tout le monde, est sans nul doute l'une des conséquences de la faiblesse numérique des espèces et de leurs représentants. La foule protégeant l'individu, un sujet isolé apparaît comme une cible toute désignée à l'agressivité du plus fort ou du plus affamé. Il devient, de ce fait, plus vulnérable et est vite éliminé.

Malgré cette insociabilité entre les charognards, il est remarquable de constater que tous parviennent à se nourrir et ceci grâce à un processus complexe dans lequel interviennent les horaires et les techniques de nourrissage, les besoins et les préférences



REMERCIEMENTS

Ces nourrissages n'auraient pu avoir lieu sans la générosité de Dominique CRUCIANI qui m'a fourni à chaque sortie les ossements et les déchets de boucherie indispensables à la constitution du charnier. Ma reconnaissance va également à François POLIDORI, qui a eu la bienveillance de me faire don de trois vieilles chèvres "pour les Gypaètes", et à Joseph VITTI, dont l'aide m'a été très précieuse dans la construction des affûts, leur restauration et l'approvisionnement du charnier. Qu'ils en soient ici remerciés.

E. SAILLER

BIBLIOGRAPHIE

- Leslie BROWN : "Les Oiseaux de proie" (Elsevier Nature - Bruxelles).
- Paul GEROUDET : "Les Rapaces diurnes et nocturnes d'Europe" (Delachaux et Niestlé - Neuchâtel).
- J. François et Michel TERRASSE : "Je découvre les Rapaces" (André Lésion - Paris).
- J. François et Michel TERRASSE : "Comportement de quelques Rapaces nécrophages dans les Pyrénées" (Nos Oiseaux 1974 - 356 [32/11]).

ON DIT TROP SOUVENT...

- QUE LES RAPACES TUENT POUR LE PLAISIR DE TUER

FAUX ! Ils tuent seulement pour vivre et survivre. Ils ne prélèvent qu'une faible fraction des populations animales les plus nombreuses, les plus gênantes aussi pour l'agriculture (rongeurs, corbeaux).

- QUE LES RAPACES SONT NUISIBLES

TOUT AU CONTRAIRE ! Ils jouent un rôle essentiel dans l'équilibre de la Nature. Ils limitent les espèces prolifiques et nous débarrassent des animaux malades et des cadavres, enrayant ainsi les épidémies.

- QUE LES RAPACES SONT TROP NOMBREUX

PAS DU TOUT ! Chaque couple a besoin pour vivre de vastes terrains de chasse d'où il éloigne les autres rapaces. Ils se reproduisent très lentement et n'élèvent souvent qu'un ou deux petits par an. En réalité, les rapaces sont en voie de disparition.

- QUE LES RAPACES SONT DANGEREUX

ERREUR ! Jamais on n'a vu un rapace s'attaquer à l'homme. Même l'Aigle fuit l'homme et il n'attaque ni les enfants, ni le bétail.

- QUE LES RAPACES NOCTURNES PORTENT MALHEUR

ABSOLUMENT PAS ! Chouettes et Hiboux détruisent une quantité incroyable de rats et de souris, protégeant ainsi nos récoltes. Pendant notre sommeil, ils veillent sur nos cultures.

LA LOI PROTEGE LES RAPACES

(Arrêté du 24 janvier 1972, publié au J.O. du 15 février 1972.)

En tuant ou blessant un rapace, ou bien en le dénichant, vous risquez d'être poursuivi en justice. La destruction des rapaces est un délit passible des tribunaux.

Baissez donc le fusil et admirez plutôt ces magnifiques oiseaux que l'on peut voir, en toutes saisons, dans notre ciel de Corse.

Une adresse à votre service.

Pour tout renseignement sur les rapaces ou en cas de découverte de rapace blessé ou de tout autre oiseau protégé, adressez-vous au

**PARC NATUREL RÉGIONAL DE CORSE
PALAIS LANTIVY - 20000 AJACCIO
TÉLÉPHONE : 21.56.54**

La photographie de la couverture, des pages 2, 7, 9, 12, 14, 16,
18, 23, 28, 37, 39 et 40 sont de E.SAILLER.

La photographie de la page 2 est de F.De LANFRANCHI

Les photographies des pages 30 et 44 sont du PARC REGIONAL.

**ASSOCIATION DES AMIS DU PARC NATUREL
RÉGIONAL DE LA CORSE**

A D H E S I O N

NOM :
Prénom :
Adresse :

Désire adhérer à l'Association des Amis du Parc.

A, le

Signature :

Cotisation annuelle :

	Avec abonnement au courrier	Sans abonnement
Membre actif	35 F	15 F
Personne morale	75 F	55 F
Association scolaire	45 F	25 F
Jeunes jusqu'à 21 ans ...	30 F	10 F

ABONNEMENT AU COURRIER DU PARC :
4 numéros : 20 F

Adhésions et abonnements :

**L'Association des Amis du Parc Naturel Régional de la Corse
Palais Lantivy . 20000.AJACCIO**

C.C.P. 319 84 AJACCIO

Directeur de la publication :
MICHEL LEENHARDT
Préfecture de la Corse
20 - AJACCIO

